

*«Une onde de fraîcheur éteignait l'incendie  
de mon corps, tandis que la drogue se  
répandait dans mon sang. Le léthé était bien  
là seule chose agréable de cet enfer.»*



LE CYCLE  
DE LANMEUR

DU MÊME AUTEUR  
CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

L'été de la Lune, *Actes Sud Junior*, 2000  
Mission Brume, *Autres Mondes Mango*, 2003  
Mauvais rêve, *Autres Mondes Mango*, 2006  
L'Arbre-Miroir, *éditions Voy'el*, 2011

COLLECTION «CONTES», NATHAN  
Contes et Légendes de la mythologie celtique, 2000  
Contes et récits des Héros de la montagne, 2001  
Contes et récits de la résistance, 2003

SÉRIE SOUS LE VENT DE LA LIBERTÉ, BAYARD JEUNESSE,  
COLLECTION MILLÉZIME  
Lumière d'Amérique, 2005  
Chasseurs et proies, 2006  
Les Temps cruels, 2006

CHRISTIAN LÉOURIER

# LE CYCLE DE LANMEUR

Intégrale - volume 2

LES ENFANTS DU LÉTÉ



Éditions Ad Astra

*Collection Ad-Ventures*

*dirigée par Xavier Dollo*

© Christian Léourier, 2012

© Ad Astra Editions, 2012

Illustration :

© Éric Scala

<http://www.ericscala.com/>

Conception graphique © Laurent Guillet

<http://gaglaininc.com/>

*L'éditeur remercie Pascale Doré aide précieuse.*

*L'éditeur remercie également Thibaud Eliroff, des éditions J'ai Lu.*

*Et, bien entendu, Christian Léourier et sa famille.*

Ad Astra éditions

41 Rue du gué d'Orger

53000 LAVAL FRANCE

Dépôt légal : août 2012

ISBN :978-2919241064

LES RACINES  
DE L'OUBLI

*Pourquoi les grands mouvements révolutionnaires du XXe siècle ont-ils tous débouché sur le despotisme le plus meurtrier ? Quelle malédiction pousse le libérateur à lorgner du côté de la tyrannie ? Pourquoi César a-t-il été élevé au rang d'un dieu, et pas Cincinnatus ?*

*C'est à se demander si, malgré les grandes déclarations qui présidèrent à ces révolutions, le peuple aspirait vraiment à la liberté.*

*On sait, notamment depuis les travaux de Milgram et de ses épigones, que l'autorité s'impose moins par la contrainte que parce qu'elle est acceptée par ceux sur lesquels elle s'exerce. Et l'obéissance est d'autant plus aisée que l'individu qui s'y soumet est intégré au système d'autorité. Qu'elle soit institutionnelle ou spontanée, revendiquée ou occulte, la hiérarchisation s'impose dès lors que se forme le groupe. L'obéissance au système d'autorité est d'autant plus admissible qu'elle est présentée comme juste. Les révolutionnaires de 1789 ne remettent pas en cause les différences sociales – et donc les hiérarchies ; ils contestent seulement leur fondement : désormais l'« utilité commune » remplace la naissance. Diplôme, talent, compétence, rôle historique, autant d'expressions de cet « ordre juste ».*

*C'est pourquoi sans doute la remise en cause de l'autorité, quand elle intervient, se place sous la bannière de la justice. Mais la justice a su aussi prendre le visage hideux de la déshumanisation qui légitime l'élimination des déportés, du consentement pervers des accusés lors des procès staliniens ou de l'autocritique exigée des victimes par les gardes rouges lâchés par un Mao Zedong inquiet de sentir le timon lui échapper.*

*Et il n'est pire prison que celle dont nous forgeons nous-mêmes les barreaux.*

*Peut-être est-ce le prix à payer pour échapper à cet état de nature qui n'a sans doute jamais existé.*

*À ce stade de l'histoire de Lanmeur, les intentions généreuses du Rassemblement se sont effritées, pour laisser place à un désir assumé de colonisation...*

Christian Léourier



QUAND JE REGARDE EN ARRIÈRE, JE NE PEUX ME défendre d'un sentiment de surprise, qui confine au malaise. Quoi ? Tant d'années ont passé ? Il est donc bien vrai que je suis un vieillard ? Je parle d'un monde heureusement révolu, aussi mort que les cités enfouies sous la forêt. Pourtant il me semble que c'était hier. Que c'est aujourd'hui. Peut-être parce que je recule chaque soir l'heure du sommeil, de crainte que mon cauchemar ne me projette à nouveau dans la peau d'un forçat. Et la peur n'y fait rien. Je m'éveille la nuit en criant, le front ruisselant ; malgré la lumière en permanence allumée, je mets plusieurs secondes à comprendre où je suis. Je vois les tentures, le plafond. Et sur le mur, face au lit, le portrait de Colwen dont le sourire m'apaise enfin.

Il y a longtemps, on m'a appris à me méfier de mes rêves.

De mes souvenirs, aussi. Et vous venez susciter ma mémoire ? Eh bien soit, je vous parlerai d'Iwerno si vous y tenez. Mais je vous préviens, ce sera à ma manière, tant pis si toute vérité n'est pas bonne à entendre. Donc, cela se passait au temps où la forêt régnait sans partage sur Borgoet...

La venue du vaisseau pénitentiaire ponctuait notre vie monotone. Il s'en posait un par an. Les gardiens, le fusil à la main, entouraient le terrain. Nous, les bagnards, étions autorisés à regarder de loin. Nous connaissions le cérémonial par cœur. D'abord, le glisseur du gouverneur arrivait. Les gardiens ne le regardaient pas. L'arme dirigée vers nous, ils nous surveillaient, tellement nerveux que nous osions à peine respirer. Le moindre geste pouvait passer pour une menace.

Le gouverneur ne s'attardait guère : juste le temps de recevoir les lettres de créance du capitaine, de s'inquiéter du bon état de la cargaison, et il repartait.

Peu après, les condamnés débarquaient. Les membres rouillés par quinze ans d'hibernation, éblouis par un ciel où, pourtant, les nuages roulaient bas, ils titubaient sous les coups des gardiens qui les regroupaient en aboyant. On les alignait par groupes de cent, et ils se morfondaient une heure, souvent deux, au garde-à-vous. Nous aussi, nous attendions. Mais au moins, nous ne souffrions pas. Tandis qu'eux... Rester debout après plusieurs mois d'apesanteur, les poumons brûlés par un air trop riche en oxygène... Jamais ils n'oublieraient l'accueil de Borgoet. Malgré les drogues, ils se souviendraient toujours de ce matin où ils apprenaient le désespoir.

Enfin, le commodore arrivait. Il se pavanait devant eux, qui se demandaient ce que leur voulait cet homme à l'uniforme chamarré. Avec une lenteur gourmande, il montait sur l'estrade de béton, pour se lancer dans le traditionnel discours de bienvenue.

Ah, ce discours ! Ils n'en comprenaient pas la moitié, les pauvres types. Ainsi, quand le commodore parlait de l'indulgence de la justice lanmeurienne, comment auraient-ils pu apprécier son immonde ironie ? Même nous qui croyions la goûter parce que nous savions la dureté de ce bagne, nous n'en soupçonnions pas encore le cynisme.

– Vous travaillerez dur, c'est vrai, prévenait l'orateur. Vous avez un monde à défricher. Mais pour votre peine, vous toucherez un salaire. Le même que celui d'un bûcheron sur la planète-mère.

Il taisait qu'ici un verre d'eau fraîche coûtait plusieurs heures de labeur.

– Et un jour, qui sait ? Peut-être votre pécule rachètera-t-il un billet de retour. Ainsi, vous le voyez, votre travail est le prix de votre liberté.

Beaucoup n'en croyaient pas un mot. Mais, même en ceux-là, il venait de distiller un poison subtil : l'espoir.

– Une fois dans les coupes, fournissez votre quota, et

tout se passera bien pour vous. Mais avant, prenez conseil de vos anciens. Ils vous exposeront les lois de la forêt.

Ils n'avaient pas besoin de nous ; pour comprendre, deux jours de jungle suffisaient. Ensuite, le commodore louait à nouveau la clémence de Lanmeur pour évoquer la drogue de l'oubli.

– Dans votre intérêt, il vaut mieux ignorer à quel crime vous devez l'exil. Le traitement a commencé dans le vaisseau, pendant votre hibernation. On vous fournira de quoi entretenir cette amnésie. Mais on ne force personne. Si vous préférez vous souvenir...

Et il continuait sur un ton doucereux, il se répandait, parlait sans fin de la majesté de ce monde farouche. Il savait bien l'écrasement des vertèbres qui se remettent en place, et les genoux qui gonflent, et la hanche enflammée. Il guettait avec une gourmandise féline ces chutes que les gardiens punissaient de coups de matraque dans les reins et l'entrejambe...

Autour de moi fusaient les commentaires : un bien piètre arrivage, cette fois-ci, ils ne tiennent guère le coup. J'avais beau essayer de me souvenir, je ne me rappelais pas si, dans mon contingent, beaucoup avaient trouvé la mort à l'arrivée. Dans ma mémoire en lambeaux, je retrouvais seulement la souffrance des os, et la brûlure de ma poitrine. Mes compagnons d'infortune étaient sans doute logés à la même enseigne. Mais cela les consolait un peu de se croire plus forts.

Enfin l'heure de la délivrance sonnait. On répartissait les forçats en équipes, pour les parquer dans des enclos barbelés, au bord de l'astroport. Le lendemain, après l'envol du vaisseau, ils partiraient vers les coupes.

Le soir tombait. Il faisait presque nuit quand les prisonnières débarquaient enfin. C'était pour les voir passer que nous attendions depuis le matin. Une plateforme venait les chercher pour les mener à la maison des femmes. Nous nous tordions le cou pour les apercevoir, maudissant la pénombre. Déjà, les hayons du véhicule se refermaient sur le misérable troupeau.

Cette année-là... Je veux dire trois ans avant le soulèvement, Aperth débarqua. Ne cherchez pas, vous

n'avez jamais entendu parlé de lui. Mais pour moi, d'une certaine manière, tout a commencé le jour de son arrivée. Cette année-là, donc, on m'avait chargé de ramener trois gars à la coupe 37, avec la chenillette. Je devais cette corvée à mon ancienneté. D'aucuns m'avaient vu partir avec envie. Il n'y avait vraiment pas de quoi. Pour loger mes voyageurs dans l'habitable, j'avais dû emporter un minimum de défoliants. Pour avoir quelque chance d'arriver à temps — je veux dire, à temps pour assister au débarquement des femmes — j'avais épuisé toute ma provision. Et j'avais pu constater combien on avait négligé l'entretien de la piste, ces derniers temps. J'appréhendais le retour.

À la nuit tombée, je déambulai au bord de la piste, tout seul. Peu après le départ des prisonnières, mes compagnons s'étaient précipités vers la ville. Enfin, ce que nous appelions la ville. Rien à voir avec ce qu'elle est devenue. Je ne les avais pas suivis. Je n'avais pas envie d'aller à la maison des femmes ce soir-là. Elle serait pleine, comme à chaque débarquement. Non que l'on puisse espérer bénéficier du nouvel arrivage. Mais, un clou chassant l'autre, quelques anciennes, déchues, passaient des étages supérieurs au bordel des forçats. De toute façon, on ne m'avait pas accordé le sauf-conduit donnant droit à une passe. Cette mission était une pure vacherie, je vous l'ai dit.

J'arrivai bientôt à l'extrémité du plateau. L'éperon basaltique dominait la forêt, comme une île crevant l'océan. Je regardais la nuit avaler les arbres. Déjà la brume exsudait du faitage. Les cris des oiseaux nocturnes parvenaient jusqu'à mon observatoire. Malgré mon cafard, je goûtais ce répit. Des soirs comme celui-ci, où je pouvais m'abandonner à la rêverie après une journée d'oïveté, s'avéraient plutôt rares. Soudain, de l'enclos des prisonniers s'éleva un chant. Je restai cloué sur place. Des chansons, dans les coupes, nous n'en entendions guère. La voix était ample, les paroles sonnaient tristes. Mais, c'était moins l'incongruité de la mélodie qui me glaçait, que la certitude, un instant éprouvée, de l'avoir déjà entendue, sur un autre monde. D'instinct, je portai la main à l'étui de cuir pendu à mon cou. Mais je résistai

à la tentation d'avaler une pilule. On avait calculé ma ration d'oubli avec une préoccupante parcimonie et j'avais absorbé ma dose de la journée. Je voulais fuir. Mes jambes n'obéissaient plus. Je me laissai tomber dans un creux de rocher. Je restai longtemps, les yeux plantés au ciel, étonné d'apercevoir les étoiles.

Au matin, le froid et des coups de sifflet m'éveillèrent. De grands lambeaux de brume tombaient des nuages. Il avait plu, peu avant l'aube. De larges flaques parsemaient le plateau, suscitant ma curiosité : dans la jungle, l'eau ne stagnait pas longtemps, et jamais elle ne réfléchissait le ciel. Sur le terrain, on regroupait les bagnards extraits de leurs enclos à grand renfort de cris et de coups, selon la couleur de leurs brassards. Je rejoignis le poteau portant le numéro de ma coupe. J'espérais, sans illusion, toucher rapidement mon contingent. Ce lieu me semblait maléfique : trop de souvenirs cherchaient à s'insinuer dans mon esprit. À ce qu'on prétendait, les souvenirs ne valaient rien ; dans le cas présent, l'adage ne mentait pas. La nostalgie, sur Borgoet, avait des relents de fiel. Je préférerais me perdre dans la contemplation des flaques, plutôt que me rappeler ma propre arrivée.

J'y parvins si bien que je ne les vis pas approcher. Le bruit de leurs pas dans la boue m'avertit de leur présence.

Comme prévu, ils étaient trois. Un jeune homme, aux traits trop réguliers, aux yeux femelles. Un presque quadragénaire, le visage envahi de poils blancs, le menton agité par un tic exaspérant. Enfin, le troisième, pour qui j'éprouvai une immédiate antipathie. Celui-là me ferait des difficultés. Au contraire de ses compagnons, il n'avait pas l'air abattu, il faisait le faraud. La condamnation au bain n'avait pas suffi à le persuader de sa vulnérabilité. Pour lui, seuls les imbéciles subissaient une loi dont il se croyait affranchi. Ce trait de caractère ne m'aurait pas inquiété, s'il n'avait eu ce front buté, ce regard méchant, ce torse de taureau. Il surveilla d'un œil torve le départ des gardiens.

La journée était déjà bien avancée. Trop, à mon goût. D'un geste de la tête, je les invitai à me suivre. Ils ramassèrent le baluchon qu'on leur avait alloué. En

principe, nous avions droit à un uniforme tous les deux ans. En fait, ce maigre bagage représentait tout ce qu'on leur donnerait jamais. L'administration s'estimait assez généreuse en ne récupérant pas la tenue des morts.

Nous arrivâmes à la chenillette. Le jeune homme, tête basse, semblait un mouton sur le chemin de l'abattoir. Le matamore traînait le pas.

– Nous avons de quoi survivre six jours, annonçai-je. Si la piste n'est pas coupée, cela suffit. Mais elle le sera. Alors, il faut avancer le plus longtemps et le plus vite possible. Quand nous devons quitter la chenillette, suivez-moi exactement. Mettez vos pas dans les miens. Ah... Je m'appelle Datò. Garth Ap Datò.

La chenillette n'était pas conçue pour le transport de passagers. Ils tordirent le nez en voyant dans quel réduit il leur fallait s'entasser. La brute guettait les alentours. Je devinai l'objet de sa perplexité, avant même qu'il demande :

– Aucun gardien, avec nous ?

Quelques hématomes indiquaient qu'il avait déjà goûté de la matraque.

– Pas de gardiens, confirmai-je. Ils ne sont pas assez nombreux.

– Je vois, alors ils utilisent des chiens courants...

Sans le savoir, il employait le sobriquet sous lequel nous désignions les prisonniers employés aux basses œuvres sur les coupes. Je lui aurais volontiers flanqué mon poing dans la figure. Seulement, il me l'aurait rendu. Je préférerais briser là...

– En route ! ordonnai-je en mettant le moteur en marche.

Or il ne se contenta pas de ce demi-succès.

– Que se passera-t-il si nous n'arrivons pas où tu crois nous mener ? demanda-t-il en grasseyant.

Les autres assistaient, passifs, à l'algarade. Ils suivraient le vainqueur.

– On me punira, avouai-je. Mais vous, vous mourrez.

Ma force, c'était l'indifférence avec laquelle j'évoquai

l'une et l'autre éventualité. Ils devinèrent dans ce désintéret l'usure d'une longue habitude. Même la brute en fut ébranlée. J'insistai :

– Vous pouvez vous évader quand vous voulez : maintenant, plus tard, personne ne vous retiendra. Mais où aller ? Il n'y a qu'une ville : celle-ci. On n'y circule pas sans laissez-passer. Vous savez, ce truc qu'on vous a greffé sous la peau de l'avant-bras... Quant à la forêt, elle tue quiconque s'y égare.

Au départ des pistes régnait une activité fébrile. La répartition n'était pas achevée. Certains avaient la chance de bénéficier d'une plate-forme. Le camp 37 était trop proche pour me valoir un tel avantage.

En quittant la ville, je n'éprouvai aucune difficulté à suivre la piste bien tracée, entretenue par des passages quotidiens. Cela ne dura pas. Au bout d'une heure, on rencontrait déjà des souches, des lianes en travers de la route. Encore quelques kilomètres, et la végétation montait jusqu'au pare-brise. J'avancais avec prudence, de peur d'empêtrer les chenilles dans un piège végétal. Tôt ou tard cela arriverait et je devrais sauter à terre, marcher sans voir où je poserai mes pieds, me battre... Une sourde angoisse s'insinuait en moi. Même après toutes ces années, je ne maîtrisais pas cette peur. Derrière moi, les nouveaux se taisaient. La grande brute comme les autres. Ils avaient compris. Pas difficile, d'ailleurs. La forêt nous pénétrait par tous les pores. Elle nous jetait ses miasmes à la face. Elle nous énervait à force de cris, de feulements, de craquements, tous ces bruits que le cliquetis des chenilles ne couvrait pas.

Et l'inéluctable arriva. Dans un grincement rageur, le véhicule s'enlisa. Le moteur rugit en vain. La forêt ne se laissait pas effrayer par si peu.

– On descend, annonçai-je. Prenez les outils, là, dans ce coffre. Il faut dégager les chenilles. Rappelez-vous mon conseil : réglez vos pas sur les miens.

Je quittai l'habitacle. L'herbe ondula sous la fuite d'un animal effrayé, que je n'aperçus pas. Mais puisqu'il avait peur de moi, quelle importance ? L'air me fit du bien. La puanteur moite qui emplissait le véhicule finissait par

me tourner le cœur. Débarrasser la chenille des végétaux accumulés dans l'entraînement nous prit deux bonnes heures. Le feuillage nous cachait la lumière du ciel. Je savais, moi, que la nuit tomberait d'un coup. Mais pour eux, qui ne connaissaient que leur fatigue, le temps n'avait plus cours. Le vieux résistait mieux que je ne le craignais. Enfin, le vieux... Il est vrai qu'on n'avait pas l'habitude de voir des quadragénaires dans les chaînes. Le petit jeune pleurait, à sanglots étouffés, la souffrance que lui valait chaque effort. Je feignais de ne pas l'entendre, de ne pas savoir leur peine. Au camp, ils devraient travailler dur, adaptation à la pesanteur ou pas. Il leur restait cinq jours pour s'aguerrir.

– J'ai soif, grogna le matamore.

La fatigue, la douleur creusaient deux sillons autour de sa bouche.

– J'ai soif, répéta-t-il, brutal, pour ne pas avouer son épuisement.

Je coupai une liane spongieuse et la lui tendis. Il observa, hébété, la sève qui en sourdait. Le vieux comprit plus vite. Avec avidité, il se saisit de la plante, la porta à ses lèvres. Aussitôt, il recracha le jus saumâtre.

– Il va falloir t'habituer, commentai-je. Les sources, quand on en trouve, sont rarement potables. Ne bois jamais l'eau de pluie : tu ignores sur quel feuillage elle a ruisselé.

Il cracha à nouveau, sans parvenir à débarrasser son palais de la saveur putride de la liane. Pour l'instant, ils en restèrent là.

Un peu avant la tombée de la nuit, j'arrêtai la chenillette. Il était exclu de passer la nuit à l'intérieur. J'inspectai le feuillage avec soin : il ne s'agissait pas d'installer le bivouac sous un nid de crabes visqueux, ou à portée d'une flagellante. Puis, en manœuvrant, j'écrasai la végétation, afin de nous ménager un espace.

– Nous allons dormir là, annonçai-je. Près de la chenillette.

À peine posèrent-ils le pied à terre qu'ils s'écroulèrent,



abrutis de fatigue. Il ne fallait pas compter sur eux pour monter la garde. Même si je les comprenais, je ne pus me défendre d'un accès de colère. Du talon, je poussai la brute allongée sur le flanc.

– Il faut faire du feu, et je ne ramasserai pas du bois pour tout le monde.

– Pourquoi moi ? se rebiffa-t-il.

– Ce matin, tu te sentais de taille à affronter la forêt.

– Je n'ai pas encore renoncé, grommela-t-il, par bravade.

Je regrettais un peu de l'avoir asticoté. Dans sa main, la machette devenait une arme redoutable. Je le croyais assez fou pour imaginer pouvoir se passer de guide.

Du doigt, je lui désignai des lianes mortes semblables aux cordages de vaisseaux fantômes échoués dans une laisse exubérante.

– Des viornes. Il faut choisir les plus grosses, les plus sèches. Attention où tu mets les pieds. Et surveille les branches. Si elles bougent, crie.

Il tapait sur les lianes avec rage. Ce gars-là, je le sentais, ne tiendrait pas le coup. Avant longtemps, il commettrait une faute. Par rodomontade, par emportement ou par stupidité. Mais ce n'était pas mon problème. Je répartis les viornes en petits tas autour de nous. Nos deux compagnons dormaient. La brute s'assit, avec une lenteur calculée.

– Je m'appelle Boestol, dit-il tout à trac.

Je dormirais plus tranquille : s'il avait dû m'assassiner durant mon sommeil, aurait-il pris la peine de se présenter ? Il tira une ration de sa besace, flaira avec circonspection la plaquette caoutchouteuse qu'on lui avait donnée pour nourriture. Pendant qu'il mastiquait, je mis le feu aux lianes. Elles se consumeraient toute la nuit, en dégageant une fumée acide qui, le lendemain, collerait à nos vêtements.

Irrité par les fumeroles, Boestol toussait. Il me jeta un regard courroucé.

– Les bêtes, expliquai-je.

– Il y en a beaucoup ?

– Tu ne les entends pas ? Et s’il n’y avait qu’elles ! Ici, même les plantes sont redoutables. Surtout les plantes. Et les hommes...

Il haussa les épaules. J’attendais quelque fanfaronnade, qui ne vint pas : assis le dos appuyé à la chenille, il dormait.

## 2

Le jeune homme s’appelle Aperth, le vieux Careg. Leur nom, c’est tout ce qui leur reste. Ils fouillent dans leur mémoire, pour ajouter quelque détail. Mais ils n’ont plus de souvenirs. Ils sont nés du sarcophage de cryogénéisation. On a extirpé tout passé de leur cerveau, comme un mauvais chicot d’une gencive malade. Ils savent seulement ce qu’on a bien voulu leur dire : ils sont condamnés pour un crime si horrible qu’on a préféré les rendre amnésiques, pour les protéger de leur propre conscience. Leur famille, leur métier, les gestes qui faisaient leur vie, les idées pour lesquelles ils seraient morts, tout cela s’est effacé.

J’étais le seul à avoir des souvenirs. Ils ne remontaient pas au-delà du jour où j’avais abordé Borgoet, et encore avais-je peine à les assembler en une suite cohérente. Quelquefois, il me semblait avoir vécu une éternité dans la forêt. L’instant d’après, je croyais y être arrivé la veille. Le plus souvent, je refusais de penser au passé.

– Dans vos rations, il y a des pilules de léthé, les avertis-je avant de mettre le moteur en marche. Prenez-en une. Elles prolongent l’effet du traitement. Une, pas plus.

– Quel traitement ? demanda Boestol d’un ton rogue.

– L’oubli. Vous avez été suggestionnés pendant votre hibernation. Toutefois certains souvenirs sont virulents...

– Mais je veux me rappeler, moi ! Je veux savoir pourquoi je suis là !

– Ceux qui l’ont fait ont frôlé la folie, quand ils ne sont pas morts. De toute façon, si tu souhaites tenter l’expérience, tu auras tout le temps, au camp. Pour l’instant, tu m’obéis. Je ne veux pas d’un dingue dans mon équipe.

Il allait argumenter, mais Careg lui tendit le comprimé d'un geste impérieux. À ma grande surprise, Boestol se soumit à l'injonction muette du vieux.

Nous repartîmes aussitôt. Ils souffraient encore de la pesanteur, mais plus assez pour ne pas s'intéresser au paysage. Les frondes de fougères arborescentes griffaient la carrosserie. D'instinct, ils baissaient la tête quand une palme frôlait le pare-brise. Au passage, je leur désignais les raveuses aux graines meurtrières, les prévenais contre les fibruses, aux pampres acides, évoquais les pièges tendus par les sagettes. J'éprouvais un malin plaisir à égrener ces périls. Peut-être la fierté d'avoir survécu si longtemps dans cette jungle... Boestol pouvait rouler des muscles pour crâner, il lui faudrait manifester un peu d'astuce pour atteindre pareille longévité. Cela me plaisait de les épater. Et j'en rajoutais, jouissant de leur consternation. Je l'ai déjà dit : on manquait cruellement de distraction...

Avant la mi-journée, la piste se perdit dans un fouillis d'épiphytes. J'étais passé à cet endroit trois jours auparavant, en aspergeant la piste de défoliants. Mais la forêt se jouait des armes humaines. Je tentai de me repérer à la couleur des drageons. La moindre déviation, et je me perdrais définitivement. Dans cette végétation tendre et spongieuse, le véhicule menaçait de s'enliser à nouveau.

– Aperth ! Prends le manche !

En quelques mots je lui expliquai le maniement des commandes.

Regimbant, les autres m'accompagnèrent. Il s'agissait pour moi autant de frayer un chemin à la chenillette que de me repérer un peu. Dans ma besace pesaient cinq grenades phytophages. J'hésitais à en gaspiller une, sans la certitude de me heurter à un obstacle important. J'attaquai les racines voiles à la machette. Bientôt, tandis que Careg traînait le pas, Boestol joignit ses efforts aux miens, avec la même énergie. Depuis notre accrochage au sujet de la drogue, il ne m'avait pas adressé la parole.

Encore jeunes, les pousses ne résistaient guère. Cependant, nous avançons pas à pas. Au bout d'une heure, nous étions trempés, sève et sueur mêlées. Un

remugle acide baignait nos sarraus. Tout en m'acharnant, je m'efforçais de distinguer une éclaircie à travers le feuillage, inquiet à l'idée de devoir redessiner la piste jusqu'au camp. C'est ainsi que j'aperçus la gueule-de-chien. Fermée, donc vert pâle, la fleur se distinguait à peine du feuillage environnant. Elle avait sans nul doute perçu notre présence.

– Passe par là ! ordonnai-je à Boestol. Et toi, fais le tour par l'autre côté.

Ils obéirent, l'un maugréant, l'autre tardant. Je restais en arrière, machette levée, cherchant par mon immobilité à me confondre avec les lichens qui tombaient en pans épais. En vain, d'ailleurs : la gueule-de-chien distinguait mon odeur. Il n'était jusqu'à la chaleur de mon corps qui ne me désignait comme une proie. Cependant, Boestol, à grands coups de lames, se frayait un chemin qui le menait droit sur le redoutable traquenard. Brusquement, la fleur s'ouvrit. Soudain dévoilée, sa flamboyante corolle bondit. Dans le même instant, je lançai le bras, et coupai la tige de la fleur, sans lui laisser le temps de planter son pistil empoisonné dans la poitrine de mon compagnon.

Quand j'expliquai à ce dernier quel danger il venait de courir, il laissa libre cours à sa fureur, m'accusant de m'être servi de lui comme appât.

– N'exagère pas, l'interrompis-je. Elle aurait tout aussi bien pu porter son dévolu sur Careg.

La haine de son regard, je la supportais sans inquiétude. Il ne pouvait rien contre moi : il venait de comprendre combien je lui étais indispensable.

– C'est la loi, constatai-je. Si je peux te sauver, je te sauve. Mais s'il faut donner ta vie pour épargner la mienne, alors tu es perdu.

Il soupesa la proposition.

– Je saurai m'en souvenir, lâcha-t-il enfin, sur le ton de la menace.

Il reprit sa tâche, un peu moins hardi, peut-être, mais avec autant de hargne.

Après deux heures d'efforts, j'aperçus enfin la trouée. Jusqu'au soir, la chenillette ne rencontra plus d'obstacles

dont son rostre ne sût venir à bout. J'en profitai pour tenter de rattraper mon retard sur le plan de route. J'avais l'habitude de cet état d'urgence : dans les coupes, nous passions nos jours à courir après les quotas fixés par les gardiens. Pour gagner un peu de temps, je ne m'arrêtai même pas à l'heure du repas : malgré les crampes dans mes cuisses et mes épaules, je faisais gronder le moteur, heureux de sentir les surgeons céder sous les patins d'acier.

Mes compagnons supportèrent l'attente avec résignation. Je commençais à les apprécier. Même le petit jeune, auquel je savais gré de ne pas se répandre en jérémiades.

Après le repas, tandis que j'arrangeais les viornes, Aperth se mit à chanter. Un frisson me glaça, comme si mes doigts avaient rencontré l'abdomen d'une glueuse. Ainsi, c'était lui, la mélodie qui m'avait troublée à l'astroport. Moins que la voix, je reconnaissais le malaise, éprouvé avec plus d'intensité encore.

– Ferme ça ! aboyai-je.

Il sursauta, leva sur moi un regard mouillé de larmes, mais aussi chargé de reproches.

– Tu vas attirer les bêtes, mentis-je, honteux de mon emportement.

Il rougit. Quelle atrocité avait conduit un être aussi fragile dans notre enfer ? Careg, pas besoin d'imagination pour comprendre. Le vieux qui ne disait jamais rien, même avec les yeux, je le croyais capable de tuer sans mobile. Mais Aperth ? Peut-être était-il fou ? Oui, sans doute, il fallait avoir perdu la raison pour chanter dans cette forêt.

Cette nuit-là, je dormis mal. La chanson m'obsédait. J'en rêvai. Par défense, je me réveillai. Autour de moi, la forêt criait. Je la trouvai moins inquiétante, cependant, que les idées larvées qui tentaient de se frayer un chemin dans mon esprit cabré par l'angoisse.

Selon mes prévisions, le troisième jour devait être le plus difficile. Ce fut pire encore que je l'avais redouté. Je m'égarai à plusieurs reprises, retrouvant de justesse une piste que seules quelques marques sur les troncs

distinguaient de la jungle. Pour comble de malchance, la chenillette s'enlisa dans une fondrière. Ce jour-là, j'utilisai deux grenades phytophages.

Quand vint le soir, nous avions accumulé un tel retard que j'abandonnai tout espoir d'arriver avant l'épuisement de notre provision de léthé. Je regrettais déjà d'avoir contraint Boestol à absorber sa ration.

À mon expression, mes compagnons devinèrent mon souci. Ils respectèrent un silence trop ombrageux pour admettre un importun. Aperth ne se risqua pas à chanter sa détresse. Mais le mal était fait. Toute la journée, la lutte contre la jungle m'avait absorbé. Au moment de la détente – dans notre misère, nous considérions ainsi la fin de l'effort, sans égard pour la vigilance qu'exigeait notre survie – l'obsession revenait. J'en voulais à Aperth de m'avoir inoculé ce venin ; en même temps, il exerçait sur moi cette fascination dont se rendent coupables les initiateurs d'un savoir interdit.

Mes compagnons s'habituèrent à la pesanteur. Dès le deuxième soir, j'avais établi un tour de garde. Seule concession accordée à leur état, j'avais réduit les veilles à une heure. Je m'arrangeai pour que mon tour précède celui d'Aperth. Ainsi, je pouvais lui offrir quelques minutes de sommeil supplémentaire, tout en pestant contre une telle sensiblerie, si contraire aux lois de ce monde. Des règles que je m'étais bien gardé, jusque-là, d'enfreindre.

Ma complaisance n'allait pas, cependant, jusqu'à monter la garde à sa place. Quand je l'éveillai, il grommela, m'accusant d'avoir interrompu son rêve.

– Tu devrais m'en remercier, fis-je observer avec humeur.

Ma remarque le surprit. À la lueur des phares, il paraissait encore plus jeune, plus frêle.

– Nous reste-t-il autre chose pour être heureux, que nos songes ? demanda-t-il.

Sa candeur désarma ma colère. Je le mis en garde :

– C'est en dormant que nous sommes les plus exposés.

– Mais à quoi ?

À son tour, il s'énervait. Il avait presque crié. Dérangé dans son sommeil, Boestol se retourna en grognant.

– Aux souvenirs, répondis-je. Il y en a qui rêvent de Lanmeur, tu sais. Malgré le conditionnement. Malgré le léthé. Malgré la peur. Quand cela commence, qui sait comment cela finit ? Ici, la mémoire, c'est la folie.

La folie, justement, je la frôlai une demi-décade plus tard, quand la drogue vint à manquer. La nourriture aussi s'épuisait, mais cela m'inquiétait beaucoup moins : depuis longtemps, j'avais appris à puiser dans la forêt les ressources qu'elle consentait parfois à nous découvrir. Tandis que le léthé...

D'abord vinrent les maux de tête. Je respirais avec peine, sans démêler si ma suffocation venait d'une paralysie des côtes, ou de la peur qui me taraudait de voir les souvenirs déferler, pour me submerger sous la fange.

Nous approchions, pourtant. En témoignait l'état de la piste, plus praticable. Mais j'avais accumulé trop de retard les jours précédents. La sueur coulait dans mes yeux. Mes mains tremblaient. Je réagissais avec une lenteur préoccupante, et coinçai la chenillette à plusieurs reprises.

À l'évidence, mes compagnons souffraient moins que moi. Ils éprouvaient en revanche des hallucinations dont j'étais heureusement exempt. Cet état de fait alla s'aggravant pendant trois jours. La nuit, nous ne quittions plus la chenillette. Une odeur épouvantable régnait dans l'habitacle. Nos corps se tordaient sous les crampes. Je me souviens de m'être, dans un moment de lucidité, étonné de ce que Boestol ne se fût pas précipité dehors. Quant à moi, je ne quittais le véhicule que pour me procurer des lianes spongieuses.

Enfin, je perçus l'écho d'une présence humaine.

Ils étaient là, à moins d'une heure. J'entendais les tronçonneuses, et le grincement des troncs déchirés. Les douleurs devenaient intolérables. Le feu se propageait le long de ma colonne vertébrale, se répandait au plus profond de moi. Soudée au palais, ma langue gonflée

menaçait de m'étouffer. Mon champ visuel se rétrécissait d'instant en instant. Ma poitrine était sur le point d'éclater, sous le boudoir de mon cœur. Mais, au moins, j'avais préservé l'essentiel : malgré les visions qui me hantaient quand je sombrais dans la torpeur, ma mémoire restait un tombeau fermé.

Le comité d'accueil attendait. Je m'en doutais, bien sûr, pourtant je ne pus me défendre d'un geste d'humeur en apercevant le glisseur .

– Pince-de-crabe s'apprête à nous recevoir. Votre situation est déjà assez déplorable. Ne faites rien pour l'aggraver. Le plus urgent, c'est d'absorber notre dose.

Je ne sais pas s'ils entendirent mon avertissement. Je parlais d'une voix à peine audible.

Brenpen bavardait avec Camm, le chef du camp. Plutôt petit, mais râblé, le gardien affichait une expression paternelle. Ses joues rondes et ses yeux clairs avaient quelque chose d'enfantin. Cela ne l'empêchait pas d'être un beau salaud. Nous l'avions surnommé Pince-de-crabe, parce qu'il lui manquait deux doigts à la main gauche. Et aussi en raison de son goût pour la charogne.

Quand nous sommes descendus de la chenillette, il a fait mine de ne pas s'apercevoir que nous étions en manque. Il ne m'a pas regardé, réservant son attention aux bleus. Eux, les yeux vagues, avaient à peine conscience de sa présence. Ils découvraient la coupe, étonnés, après tous ces jours passés sous le couvert, d'apercevoir le ciel. Ils n'entendaient pas cette voix douceuse qui murmurait :

– Alors, c'est vous, les nouveaux ?

Un séide de Camm vint enregistrer leur présence sur les rôles. Hébétés, ils le laissèrent poser le palpeur sur l'ocelle de leur avant-bras. Il y avait tout, là-dedans. Notre identité, le montant de notre pécule, le détail de nos affectations successives, le compte de nos rations. Je tendis le bras à mon tour. Avec le manche de son fouet, Brenpen m'écarta, toujours sans poser les yeux sur moi.

– Nous n'avons pas eu notre dose depuis deux jours ! m'écriai-je.



Avec mes lèvres gercées, ma langue gonflée, ma gorge sèche, ce borborygme devait ressembler au coassement d'une crémule. Pourquoi m'humiliai-je à annoncer un fait qu'il pouvait constater sur nos traits ? Camm sursauta au ton de ma voix. Brenpen, lui, avait décidé de m'ignorer. Cette attitude pouvait passer pour de la clémence. Il rôdait autour des arrivants, comme un chien renifle une carcasse. Il allait mordre, aucun doute. Il cherchait la meilleure prise. Brusquement son pied partit, Aperth s'affala. Pince-de-crabe lui assena un coup de talon dans le ventre.

Dans ces cas-là, il ne fallait rien dire, surtout, ne rien voir. Le vieux l'avait déjà compris. Pas Boestol. Oh, il ne réagit guère : son état ne le lui permettait pas. Mais son regard le dénonça à la vindicte du gardien.

– De quoi ? rugit Brenpen. Monsieur désapprouve ? Écoute, sac de merde ! Il vaudrait mieux te mettre tout de suite dans la tête que la loi, ici, c'est mon bon plaisir.

Boestol haussa les épaules. Pince-de-crabe répondit à l'offense par un sourire carnassier. Il tournait autour de sa proie, la jaugant. Il faisait jouer ses muscles. Il était un peu plus petit que Boestol. Plus fort ? Il se posait la question, satisfait, au fond, de trouver un adversaire à sa mesure. D'autant que les dés demeuraient pipés. Dans quelques décades, le bagnard aurait perdu la moitié de son poids.

– Datò ! aboya le gardien.

Surpris par cette apostrophe, je m'approchai sans hâte. J'avais mis longtemps à roder cette démarche à mi-chemin entre la précipitation servile et une nonchalance qui me vaudrait l'acrimonie d'un gardien. Cet équilibre me permettait de ne pas irriter les maîtres, tout en préservant l'estime dont je jouissais auprès des autres esclaves.

– Aujourd'hui, le code est 3462, dit-il en désignant le conteneur où s'entreposaient nos rations. Rapporte trois pilules.

– Nous sommes quatre, murmurai-je, assez bas pour qu'il soit seul à entendre, mais d'un ton néanmoins ferme.

Il fronça le sourcil ; avant de lui laisser le temps de prononcer une sentence définitive, je précisai :

– Le bleu a eu tort de vous tenir tête. Mais il relève tout juste de la suggestion. Qui sait s'il ne pourrait en mourir ? Oh, et puis ce que j'en dis, moi... Je cherchais seulement à vous éviter la corvée d'un rapport.

Dans ce jeu où l'on m'avait jeté sans m'apprendre les règles, j'avais eu la chance d'en découvrir une quelques semaines après mon arrivée : par hasard, j'assistai au jugement d'un gardien coupable d'avoir frappé trop fort. Deux détenus avaient succombé sous ses coups. Comme s'il s'agissait d'un bagnard, le condamné subit son châtement en public. On demanda même des volontaires pour appliquer les cent coups de fouet. Aucun forçat ne se proposa, par crainte des représailles. Le commodore chargé d'exécuter la sentence désigna alors deux gardiens, et je constatai bientôt, aux plaies du supplicé, que la punition n'avait rien d'un simulacre. Les bourreaux ne ménagèrent pas leur ancien collègue. Pour autant, il lui restait à affronter le pire : après le séjour au lazaret que nécessitait son état, il devait rejoindre une équipe de défricheurs, ceux-là mêmes dont il avait eu la garde.

Pour ma part, je tirai une conclusion de la sévérité manifestée par l'administration pénitentiaire : les gardiens pouvaient tout faire, sauf attenter ouvertement au capital humain des bagnes. Nos pauvres bras constituaient la seule richesse de ce monde dont Lanmeur voulait réaliser la conquête. On ne permettrait à personne de compromettre le grand-œuvre.

Brenpen savait cela. Ma sollicitude ne l'abusa pas un instant, cependant l'argument lui parut assez convaincant pour lui permettre de sauver la face.

– C'est bien, maugréa-t-il. Prends quatre doses.

Une onde de fraîcheur éteignait l'incendie de mon corps, tandis que la drogue se répandait dans mon sang. Le léthé était bien la seule chose agréable de cet enfer. Je poussai une pilule entre les dents d'Aperth. Depuis que Pince-de-crabe l'avait jeté à terre, il ne s'était pas relevé. Mais son cas me semblait moins grave que celui de Boestol.

Sur le point de remonter dans le glisseur, Brenpen murmura une dernière recommandation au chef du camp.

Dans chaque coupe, il y avait un type comme Camm. La voussure de ses épaules devait autant aux charges qu'aux courbettes. En échange d'avantages mystérieux, il devait veiller à l'exécution des ordres. Pour l'aider, il s'était assuré le concours d'une dizaine de prisonniers — ceux qu'on appelait les chiens courants. Pour eux, pas de problème, on savait ce qu'ils gagnaient à ce jeu : Camm les chargeait de la distribution des vivres.

Nous les détestions, mais plus encore, nous haïssions Camm. Par sa trahison, il nous humiliait. Pourtant, nous connaissions le sort de ce garçon aussi long que maigre : tôt ou tard, si nous ne lui faisions pas la peau avant, les gardiens s'en prendraient à lui, avec d'autant plus de sauvagerie qu'ils le ménageaient actuellement.

Le glisseur à peine disparu, Camm se dirigea sur nous.

– Bon, maintenant, il serait temps de vous mettre au boulot. Brenpen ne vous a pas attendus pour augmenter les quotas. Tu es responsable de la bleusaille, ajouta-t-il à mon intention.

Aujourd'hui, nous connaissons la nature de la forêt, et il semble à peine croyable qu'il fallût dépenser tant d'énergie pour la repousser. Mais à l'époque, nous pensions avoir affaire à des arbres ordinaires, et nous nous échinions à couper les têtes de l'hydre. Comme vous l'avez appris sur les bancs de l'école, c'est aussi à Iwerno que nous devons de savoir la frapper au cœur. Mais n'anticipons pas.

En ce temps-là, donc, nous luttions pied à pied pour créer des clairières que reliait un réseau de pistes, plus théorique que réel. Nous commencions par amorcer une zone de défrichage à coup de grenades phytophages. Ces armes avaient une efficacité inégalable. Malheureusement, si leur rayonnement décomposait la chlorophylle, il n'était pas sans effet sur l'hémoglobine. Et, de toute façon, elles ne pouvaient rien contre les formations ligneuses ; celles-là, on les attaquait à la tronçonneuse, à la cognée, à la houe. Nous frappions comme des sauvages, guettés par un ennemi redoutable : le temps. Car tandis que nous éventrions la forêt, sous nos pieds, sous nos coups même, elle repoussait. Au début d'un chantier, nous faisons face, nous nous

accrochions à notre clairière. Même, nous l'élargissions. Alors le cauchemar commençait : il arrivait un moment où nous passions plus de temps à sauvegarder notre précaire conquête qu'à gagner sur la sylve. Une pluie plus drue que les autres, un jour de relâchement, et un ressaut de la végétation venait réduire à néant toute une semaine de labeur. Bien entendu, les gardiens choisissaient ces moments-là pour nous tomber dessus. Ils débarquaient en gueulant de leur glisseur, distribuaient horions et punitions, relevaient les quotas, réduisaient les rations...

Les rations ! Parlons-en ! Les gardiens garnissaient le conteneur à combinaison une fois par décade. Deux jours plus tard, il ne restait rien, que la drogue de l'oubli. Alors nous mangions les reptiles qui s'aventuraient près de la coupe. Nous dévorions les rongeurs que nos houx déterraient — crus, avant qu'un copain nous vole. Nous mâchions des racines ligneuses afin d'en extraire un suc amer. Des rancœurs inexpiables naissaient pour un piège déplacé, une larve trouvée sous une écorce, un champignon chapardé. On se débrouillait, bien sûr. Tout de même. Quand le hurlement d'une bête tombée sous la griffe d'un prédateur déchirait la nuit, nous jalouisions le fauve. Sa faim habitait notre ventre.

Nous dormions peu, d'un sommeil inquiet. À cause de la faim, des parasites, de la fatigue même qui énervait notre corps, à cause de l'humidité, de la pestilence dont on ne savait plus si elle émanait de l'humus ou de notre propre déchéance. Mais, surtout parce que la forêt profitait de l'obscurité pour avancer. Nous la sentions ramper sous nos paillasses, nous l'entendions remuer la terre, nous la savions qui étouffait le ciel.

Bien avant que la lueur sale d'un jour humide se faufile à travers les feuillages, nous repartions à l'assaut. Le soir, quand nous rentrions accablés de fatigue, il restait une tâche à accomplir. Les stipules pendent sous la peau des animaux à sang chaud. Leur tarière est si fine, qu'on ne sent pas la piqure. Heureusement, les œufs se voient : ils dessinent une étoile bleue sous l'épiderme. Avec une aiguille, on allait les chercher. Le lendemain, il eut été trop tard : la larve s'enfonçait dans le muscle pour y

creuser des tunnels : la stipule est un animal fousseur et gourmand. Quand elle n'attaquait pas la moelle épinière, il arrivait qu'on s'en sorte. Mais dans quel état ! Les gardiens le savaient, les salauds. Il leur arrivait de nous priver de lumière.

Telle était notre vie. Aussi loin que remontaient nos souvenirs, nous n'en connaissions pas d'autres, au point que l'espoir du rachat, quand nous nous y abandonnions, se dissolvait dans les brumes inquiètes de l'inconnu. Voilà ce qu'ils devaient apprendre, ces trois hommes qui tranchaient encore sur nous par le râble de leur silhouette, mais dont, déjà, le regard s'éteignait.

– Venez, la nuit est encore loin. Il faut travailler.

Curieusement, l'objection ne vint pas de Boestol, mais d'Aperth.

– Il était tout seul ! hurla-t-il. Tout seul contre des vingtaines ! Pourquoi personne n'a réagi quand il m'a frappé ?

Ses jérémiades m'exaspérèrent.

– D'abord, il n'était pas seul. Il y avait quelqu'un dans le glisseur. Ensuite, c'est lui qui contrôle la distribution du léthé.

Je décidai de les entraîner vers une bûcherie. Il s'agissait de débiter des souches exfoliées. Malgré leurs convulsions de bois mort et leur écorce noircie par le lance-flammes, elles se couvriraient bientôt d'une verdure vigoureuse si nous ne les réduisions pas en cendres. Il s'agissait d'une tâche aisée. Sur ce genre de chantier, au moins, on courait peu de risque. Camm ne s'interposa pas quand je me dirigeai vers le hangar à outils. Si, à l'instar de mes compagnons, je ne l'avais pas considéré comme un cafard, je lui aurais su gré de ce répit accordé aux nouveaux venus. Pour eux, la vraie fête commencerait le soir même.

### 3

Quand deux coups de sifflet annoncèrent la fin du travail, les forçats refluèrent vers le centre de la clairière.

– Pas vous, annonçai-je à mes compagnons. Coupez des palmes pour vous bâtir un abri.

– Je suis trop crevé, gémit Aperth.

– À ton aise, mais les nuits sont humides. Et gare aux noctuelles !

– Les noctuelles ?

– Des volatiles hématophages.

À l'époque où Aperth rejoignit la coupe 37, celle-ci avait atteint la superficie de quatre-vingts hectares. Depuis des décades, nous ne travaillions plus que pour maintenir cette étendue. Il aurait fallu un renfort autrement important que trois hommes pour gagner à nouveau sur la forêt. Au centre de la trouée se dressaient cinq bâtiments de tôle gangrenés par la rouille. On y rangeait le matériel. Les hommes, eux, devaient se débrouiller. Même Camm ne disposait pour tout abri que d'une hutte de branchages.

Personne n'aida les bleus. Par manque d'habitude, ils n'achevèrent leur tâche qu'à la nuit tombée. Le lendemain, en rentrant de leur chantier, ils trouvèrent leur hutte abattue. De même, le jour suivant, et le surlendemain. Avec une constance obstinée, Careg relevait sa cabane. Boestol, lui, s'empara de la plus proche. Ses poings eurent raison des récriminations du propriétaire. D'ordinaire, ce genre de réaction amorçait une série de duels sans fin. Dans ce cas, on en resta là : tous, ici, savaient que Boestol aurait bientôt un autre combat à mener.

Aperth, comme il était prévisible, eut la plus mauvaise réaction : le cinquième soir, il se laissa tomber au sol en pleurant, et ne se releva pas. Au matin, le sang coulait des morsures de son cou et de son dos. Je le secuai pour le réveiller.

– Fous-moi la paix, grommela-t-il.

– Si tu ne te lèves pas, Camm enverra quatre de ses sbires.

Il jeta vers l'orée un regard désespéré. Depuis l'arrivée des nouveaux, on leur confiait les plus sales corvées. Comme par hasard, tous les fourrés de vuelles urticantes se trouvaient sur leur chemin. Et ils n'avaient pas encore

vu la couleur de nos rations. Je compte pour rien les moqueries et les chahuts dont ils étaient l'objet.

– Pourquoi font-ils cela ? gémit-il.

Je haussai les épaules.

– C'est la coutume... Et puis, il y a les quotas. Ils ont tiré prétexte de votre arrivée pour les augmenter. À cause de votre inexpérience, cela entraîne un surcroît de travail pour tous. D'une certaine manière, ils vous le font payer.

Je tus la vraie raison, pour ne pas l'accabler. En matière d'organisation, on ne pouvait imaginer plus simple que notre société. Au sommet, le gouverneur, plénipotentiaire de Lanmeur. Sans doute avait-il des comptes à rendre à ses mandataires sur l'avancement des travaux. Pour le reste, maître absolu d'un troupeau d'ilotes, il n'avait d'autre loi que son caprice. À la base, un peuple de défricheurs dont le nombre — je l'appris bien plus tard — s'élevait à quatre millions. Entre les deux s'interposait la caste des garde-chiourme, hiérarchisée en trois grades. Les gardiens proprement dits, au contact avec les prisonniers, les contremâîtres, responsables d'un secteur regroupant selon la région dix à cent équipes, et les commodores chargés de coordonner les travaux des régions, maîtres de la justice et représentants également tyranniques du gouverneur. On trouvait aussi quelques marchands, et un petit peuple de fonctionnaires gravitant autour du gouverneur et des commodores. On comptait parmi eux des gardiens en fin de contrat ou des rachetés qui, pour une raison quelconque, n'avaient pas rejoint Lanmeur, mais surtout des bagnards, des chiens courants qu'on récompensait ainsi de leurs services. Il y avait d'autres groupes, que je connaissais mal, comme les femmes, dont toutes n'étaient pas pensionnaires de la maison publique. Il arrivait en effet qu'un homme libre choisît de fonder une famille. Il puisait alors dans le vivier des esclaves femelles.

Or sous cette apparente simplicité se cachait une réalité plus complexe. Chez les forçats, par exemple, jouaient des règles de préséance défendues avec un soin sourcilieux. L'arrivée de nouveaux prisonniers remettait en cause un ordre toujours précaire. Prendre leur mesure, au

besoin les mater semblait dès lors aussi important à leurs compagnons de chaîne qu'aux gardiens. D'ores et déjà, Aperth avait perdu la partie.

– Toi tu travailles autant qu'eux, constata-t-il. Mais tu ne participes pas aux brimades.

Avais-je fait autre chose, pendant le trajet ?

– Je suis là depuis trop longtemps. Cela ne m'amuse plus.

Il posa sur moi un regard chargé d'une ferveur suppliante. J'aurais dû lui tourner le dos en ricanant. Au lieu de cela, je lui dis :

– Ce soir, tu viendras dans ma cabane. Nous verrons bien ce qui se passera.

Il ne se passa rien.

Hélas.

Au camp, Aperth perdit toute envie de chanter. Je ne saurais dire si cela me déplut. Je gardais en mémoire, irritant comme une écharde, le sentiment fugitif qui m'avait envahi près de l'astroport. Je me convainquais de m'être abusé. Pourtant, l'idée d'un accroc dans le voile de l'oubli me fascinait autant qu'elle m'effrayait. Est-ce pour cela que je m'attachai à lui ? De son côté, Aperth s'efforçait de faire équipe avec moi aussi souvent qu'il le pouvait. Je me défendais de cette amitié, sachant funeste tout lien avec un autre forçat. Si les gardiens le remarquaient, ils en tiraient parti pour leurs jeux barbares. Et puis, ce genre de relation ne pouvait s'achever que dans le déchirement. Surtout dans le cas présent : bien que ma tutelle ait mis Aperth à l'abri des brimades, il déclinait de jour en jour. L'ovale de son visage, qui conférait naguère à ses traits une grâce féminine, avait fondu et sous ses joues émaciées, dévorées par un poil rare et terne, les mâchoires saillaient. Comme nous tous, il avait rasé son crâne, par crainte des parasites. De perpétuels boutons de fièvre suppuraient au bord de ses lèvres crevassées par le jus amer des lianes. Que représentais-je pour lui ? Il méprisait les forçats, leur vouait une haine rageuse : ils lui reflétaient sa propre image, et celle-ci était laide. Je ne



faisais pas exception. Mais il recherchait ma protection, et, par cette allégeance, peut-être manifestait-il quelque admiration : de tous nos compagnons, j'étais le plus ancien ; ma présence portait témoignage qu'on pouvait, malgré tout, survivre. Ou, plus simplement, ayant constaté que les autres me foutaient la paix, il voulait profiter de ce statut. Et moi, je me laissai sottement attendrir par son regard de gosse pris en faute.

Et cela dura tout un hiver. En fait, jusqu'à la saison des pluies. Le temps qu'il fallut à Brenpen pour détruire Boestol, et changer de victime.

Ce fut un long hiver, et pénible. D'ordinaire, nous préférions cette saison, en raison de sa sécheresse, et de la vivacité de l'air. Et puis, en hiver, il y avait moins de stipules. Si nous marquions des points sur la forêt, c'était bien pendant ces quelques décades qui séparent les touffeurs estivales des déluges printaniers. Mais cette année-là, nous eûmes affaire à un fléau au moins aussi cruel que la forêt : à tous moments, Brenpen nous rendait visite. Il ne se passait pas deux jours sans que retentisse le sifflement du glisseur. Je dois rendre cette justice à Boestol, qu'il comprit vite où le gardien voulait en venir. Pour sa part, Brenpen avait connu trop d'hommes, pour ne pas se sentir éventé. Cela ne le gênait en rien. La patience dont Boestol devait, contre sa nature, s'armer ajoutait aux brimades dont il l'accablait. Dès le premier jour, le gardien projetait un meurtre. Mais il ne pouvait le commettre sans s'entourer de précautions.

À chacun de ses passages, Brenpen provoquait Boestol. Celui-ci se serait résigné à recevoir son léthé le dernier, si Pince-de-crabe n'avait exigé qu'il assiste à toute la distribution. Pendant que nous défilions, impatients de recevoir notre dose, Brenpen se moquait cruellement de Boestol. Il lui tournait le dos, tandis que le bagnard luttait contre son envie de se précipiter sur le gardien.

Après le départ de Brenpen, Camm prenait le relais. Avec prudence : en s'attaquant à lui, Boestol aurait couru un moindre risque. Mais, par un hasard minutieusement prémédité, les pires corvées tombaient sur le colosse. La nuit, on le réveillait, sous des prétextes futiles. Puis, on

laissa tomber les alibis. Les chiens courants se relayaient pour troubler son sommeil. Une fois, ils mirent le feu à sa cabane.

Ils cessèrent soudain ces brimades, et ce fut pire encore : le sommeil l'avait fui, il guettait toute la nuit des trublions qui ne venaient pas.

Et, le jour, Brenpen lui reprochait sa lâcheté par des allusions que tous comprenaient. Ces plaisanteries recevaient un accueil d'autant meilleur que, rendu plus irritable encore par ce traitement, Boestol cherchait querelle à tout le monde — à tous ceux, du moins, qu'il n'estimait pas dangereux.

Puis il en vint à s'attaquer aux chiens courants. Brenpen jubilait : le fruit mûrissait. Tous, sur la coupe, le savaient. Boestol aussi, sans doute. Mais il était parvenu au point où tuer Pince-de-crabe lui paraissait une bonne façon d'en finir.

Ce matin-là, nous avons lu le meurtre dans son regard. Je me suis précipité vers Careg. Le vieux était le seul à pouvoir adresser la parole à Boestol sans risquer un mauvais coup.

– Retiens-le, Pince-de-crabe ne lui fera pas de cadeau.

Careg me toisa, avant de laisser tomber, un sourire aux lèvres :

– Boestol est encore costaud. Qui sait ? Il a peut-être sa chance.

L'idée me paraissait stupide. D'ailleurs, je soupçonnais le vieux de ne pas y accorder foi. Des trois hommes que j'avais accompagnés jusqu'au camp, il était celui qui s'était le mieux adapté à notre vie, au point de nous ressembler déjà assez pour se fondre dans l'anonymat de notre misère. Il avait compris, admis les lois. Du moins offrait-il cette image.

– Il ne peut rien, tu le sais.

– C'est son affaire, répliqua-t-il, cassant.

Oui, il avait compris les lois. L'imbécile, c'était moi. Après tant d'années, après tant de cadavres, où trouvais-je l'énergie de m'insurger encore ?

Quand le coup de sifflet appela mon équipe pour la distribution des rations, je me rendis au conteneur d'un pas lourd, souhaitant que tout soit déjà consommé. Mais Boestol était là, planté à quelques mètres du caisson. Curieusement, Pince-de-crabe ne le harcelait pas. Mais cette indifférence feinte l'exaspérait davantage encore. Mon regard croisa le sien. Je ne pus soutenir l'intensité de sa fureur. Juste comme je baissai les yeux, il sauta sur Brenpen.

Un instant, je crus que les événements donnaient raison à Careg. Boestol serrait le poing sur une épine d'arkol. Longue, effilée, aussi résistante qu'un ressort, elle constituait une arme redoutable, sur laquelle plus d'un forçat s'était empalé. Brenpen se retourna au dernier moment. Il esquiva le coup avec une décevante facilité. Emporté par son élan, Boestol s'affala, pour recevoir la botte de Pince-de-crabe dans le ventre. Il tourneboula, se releva. Il n'avait pas lâché son arme. Le fouet du gardien lui balaфра la joue. Il revint à la charge, encore et encore. Chaque fois, Boestol parait le coup, marquait sa victime. Le bagnard, titubant, le visage en sang, semblait aller au-devant du sacrifice.

Nous faisons cercle autour des combattants, atterrés, mais secrètement ravis de ce spectacle qui venait rompre la monotonie de nos jours. Et puis, pendant que Brenpen s'acharnait sur sa victime, il nous laissait tranquilles. Quelques-uns ouvraient des paris sur le temps que tiendrait Boestol.

Soudain, alors que les gestes du forçat devenaient plus lents, il parvint contre toute attente à porter un coup à son adversaire. L'épine pénétra dans la main gauche de Brenpen, la transperça. Nous retenions notre souffle. Mais Boestol, aveuglé par le sang qui coulait de son front, ne put pousser son avantage. Brenpen le frappa à la tête, avec la balle de plomb qui alourdissait la monture de son fouet. Assommé, Boestol tomba sur les genoux. Pressé à présent d'en finir, Pince-de-crabe ajusta un nouveau coup. Le crâne défoncé, notre compagnon s'abattit d'un coup, comme un arbre.